



Avec un sérieux plein d'humour et un goût certain pour l'incongruité, Urs Lüthi se met lui-même en scène, en trois dimensions avec «Spazio Umano (The enemy) 2018», ou en deux dimensions lorsqu'il reprend, sur les murs du MBAL, sa célèbre série d'autoportraits androgynes des années 1970. (Urs Lüthi, VG Bild-Kunst, Bonn/ProLitteris/Photo: Lucas Olivet)

## Expositions

# Au Locle, les œuvres parlent avec ou sans l'artiste

Urs Lüthi joue de son image en présentant «L'une ou l'autre vérité». Koenraad Dedobbeleer interroge des œuvres anonymes. Agnès Geoffray et Vanessa Desclaux documentent d'intenses rébellions féminines

Éléonore Sulser

**B**askets noires, chaussettes noires, short et polo noirs, lunettes noires, crâne chauve, Urs Lüthi trône sur un socle rose, dans une salle du Musée des beaux-arts du Locle. L'artiste suisse alémanique apparaît tel qu'en lui-même. Sérieux, concentré, presque boudeur. On dirait une statue de cire pop sortie du Musée Grévin.

Mais quelque chose cloche: un bras, deux bras... trois bras!!! Dont un greffé dans

le dos! En face, une autre statue, un autre Urs Lüthi, lui aussi de noir vêtu et posé sur un socle rose, apparaît... en miroir? Mais non. Celui-là a certes trois bras (dont un qui salue son double) mais il possède trois jambes... ce qui lui donne des allures de danseur. Ce couple de statues illusoirement hyperréalistes et qui se regardent en chiens de faïence, répond au nom troublant de *Spazio Umano (The Enemy)* (2018).

### Autoportrait décomposé

Tentons la biographie. Urs Lüthi est né à Kriens près de Lucerne en 1947. Il a participé à la Documenta 6 de Cassel en 1977 et enseigné à la Haute Ecole d'art de cette même ville, de 1994 à 2013. Le Kunsthaus de Zurich, le Kunstmuseum de Hambourg, le Centre Pompidou ou le MoMa possèdent certaines de ses œuvres. En 2001, il représentait la Suisse à la Biennale de Venise. Son travail a fait l'objet d'importantes expositions monographiques en Allemagne, au Musée Rath à Genève en 2002, ainsi qu'à Lucerne en 2009 où le Kunstmuseum prépare, pour 2027, une nouvelle grande rétrospective.

Où est donc le vrai Urs Lüthi? Est-il là, sur les murs, en jeune éphèbe glamour et narquois? L'artiste reprend là en déclinaison rose ses emblématiques autoportraits androgynes des années 1970 où il se mettait en scène en diva ambiguë et facétieuse, jouant sur le mélange des genres. On le cherche encore dans cette œuvre de 2022, qui semble représenter une tache d'encre tourbillonnante, dont il est précisé que c'est un autoportrait,

*Transmission Error III (Selfportrait)*. Pas moyen donc de saisir cet homme qui, pourtant, se prend comme sujet.

On voit bien que ces précisions situent notre artiste, sans l'épuiser. Et c'est bien ce que montre Urs Lüthi dans les salles où s'expose *L'une ou l'autre vérité* – le titre de l'exposition du Locle. L'humain, fût-il celui que l'on connaît le mieux, c'est-à-dire soi-même, ne se laisse pas saisir si facilement. Toujours, il se dérobe, vous échappe, se diffracte ou se multiplie. Urs Lüthi s'éparille ainsi dans différentes séries, assiettes fixées au mur qui semblent rescapées de rixes domestiques; jeu de Frisbee géant dont les disques constellent un mur blanc. Ailleurs, ce sont ses proches, les femmes qui l'entourent, qui se retrouvent sur des toiles, pixélisées et résumées à quelques carrés de couleurs quand il ne joue pas lui-même leur rôle.

L'artiste place la solution de l'énigme, celle de nos existences intimes, scrutées aujourd'hui de toute part, sous nos yeux, et pourtant elles demeurent insaisissables. Le jeu, la marge, le mélange des genres, l'inquiétante étrangeté que cultive Urs Lüthi, a quelque chose de rassurant. En se livrant si multiple et si déroutant à nos regards, il nous indique un chemin, plante un poteau d'angle, ouvre des pistes pour nous inviter à préserver ce que nous sommes et ce que nous cherchons profondément à rejoindre. «Amore, arte, anarchia», clame une estampe de 1988. ■

«Urs Lüthi. L'une ou l'autre vérité». Une exposition du Musée des beaux-arts du Locle. A voir jusqu'au 1er mars.

## Rebelles enfermées

Sur les photographies d'Agnès Geoffray, elles sautent, penchent dangereusement, courent, s'échappent ou vous défient du regard, bras croisés, yeux fixes, serrant les poings. Elles jouent aussi, soulevant leurs jupes, provocantes et en colère. «Nous sommes des enca-gées, nous sommes des enrégées», dit un panneau en lettres rouges sur fond blanc. Donner à voir, ici et maintenant, la fureur de vivre et la révolte de ces nombreuses jeunes filles pas sages, c'est ce que la photographe semble s'être donné pour mission.

Ce qui nourrit ce travail contemporain, c'est l'histoire, sous forme d'archives rassemblées par la curatrice Vanessa Desclaux, qui raconte ces filles emprisonnées dans des lieux pénitentiaires en France, nommés «écoles de préservation». Situées à Cadillac, à Doullens, à Clermont-de-l'Oise, ces institutions publiques de placement ont accueilli, sur décision de justice, des mineures de la fin du XIXe jusqu'au milieu du XXe siècle. Cellules, quartiers correctionnels, cachots, mais aussi enseignement des tâches ménagères marquent le quotidien des jeunes filles. C'est d'une de ces maisons que s'échappera Albertine Sarrazin, l'auteurice du roman *L'Astragale*.

«Vagabondage, usurpation d'état civil», voici, selon son dossier, ce dont est accusée Désirée, 1 m 57, cheveux châtains, tatouée aux mains, née à Meudon le 28 mars 1916 d'un père alcoolique et d'une mère décédée depuis. Sur sa fiche, on relève «plusieurs années de prostitution professionnelle» et une «tendance à la dissimulation et au mensonge».

D'autres dossiers et rapports disent l'inconduite, la coercition, le malheur. Une coupure de presse raconte la révolte de la «colonie de jeunes filles de Clermont». En rouge: les archives; en noir et blanc: la révolte qui s'en souvient. Dans cette exposition coproduite par les Rencontres d'Arles, Agnès Geoffray et Vanessa Desclaux réveillent, rappellent, réparent un peu. ■ E. Sr

«Elles obliquent, elles obstinent, elles tempêtent». Une exposition d'Agnès Geoffray et Vanessa Desclaux au Musée des beaux-arts du Locle. A voir jusqu'au 1er mars



Vue d'une installation de Koenraad Dedobbeleer. L'artiste crée des présentoirs d'allure scientifique pour mettre en scène des objets anonymes. (Koenraad Dedobbeleer/ProLitteris/Photo: Lucas Olivet)

## Anonymes associés

Koenraad Dedobbeleer aime les objets. Il les recueille, les emprunte, les associe les uns aux autres, les transforme en objets d'art. L'artiste bruxellois, né en 1975, les met en valeur et en scène en imaginant de nouvelles conjugaisons, créant des socles et des présentoirs sur mesure.

Au Musée des beaux-arts du Locle, où il a fait une résidence qui lui a permis de s'immerger dans les collections, il expose ses trouvailles sur des meubles à l'aide de dispositifs spécialement créés pour l'occasion.

Le fil rouge que déroule l'artiste belge va au-delà du simple hasard de la rencontre ou du coup de cœur. Ce qui l'a frappé, c'est le nombre d'œuvres et d'objets anonymes que recélaient les réserves d'un musée créé d'abord pour stimuler l'imagination de jeunes apprentis horlogers. Aussi, les pièces qu'il a choisies de sortir des dépôts – ou de glaner ailleurs, comme ce tapis Gabbeh acheté dans une grande enseigne d'ameublement – ont pour point commun leur anonymat.

Sur un même piédestal, il place une toile sans nom pleine de dames à longues robes et chapeaux qui examinent des rubans et la photographie en noir et blanc, cernée de cuir, d'un homme barbu aux cheveux clairs. Sur un autre socle-sculpture, une petite figurine d'accordéoniste joue avec enthousiasme pour un buste féminin de plâtre, qui, à son échelle, semble géant. Le jeu, presque enfantin, est au rendez-vous.

Sans signature, sans lien direct avec leur créateur ou créatrice, ces objets débarrassés de leurs origines, portent seuls leur apparence, témoignent en solitaire de leur énigme, même s'ils racontent des histoires connues, des épopées locales. Libérés néanmoins de toute appartenance artistique ou artisanale, ces objets en liberté, mis ensemble, dégagent une étrange poésie. ■ E. Sr

«Koenraad Dedobbeleer. Decorative chaos dress, to impress», une exposition du Musée des beaux-arts du Locle. A voir jusqu'au 1er mars.